

RÉCONCILIATION ET ENVIRONNEMENT
DANS UN CONTEXTE DE GLOBALISATION

Assemblée générale de la
Conférence religieuse canadienne

10 Juin 2006

ANDRÉ BEAUCHAMP
Théologien et environnementaliste

abeauchamp@cjf.q.c.ca

Salutation

J'aimerais d'abord vous remercier de votre invitation. J'ai gardé un souvenir très chaleureux de l'Assemblée générale de la CRC, en 1996 je crois, à Toronto, où je vous avais entretenu d'environnement en compagnie de sœur Eva Solomon. J'ai pris également connaissance des différents rapports des travaux des comités JPIC (justice, paix et intégrité de la Création). Je suis toujours impressionné par l'engagement et la persistance des religieux et religieuses dans des dossiers prioritaires comme l'environnement, l'eau, les changements climatiques, divers thèmes sociaux porteurs comme le trafic des humains, le travail des enfants ou la justice réparatrice.

Pour aborder le thème de la réconciliation et de l'environnement dans un contexte de globalisation, je vais me permettre un détour par une interprétation théologique de la crise écologique pour ensuite explorer quelques pistes de réconciliation. Mon exposé comprendra quatre parties :

- ▶ les composantes de la crise écologique;
- ▶ le mouvement écologique comme mouvement religieux;
- ▶ l'interprétation pastorale du mouvement écologique;
- ▶ des pistes d'action.

Chacune des parties pourrait donner lieu à de vastes développements, ce que je compte faire dans un ouvrage ultérieur. Pour l'instant, je m'en tiendrai à un aperçu assez lapidaire susceptible de donner à penser.

I. Les composantes de la crise écologique

Le mouvement écologique a ses racines au 19^e siècle dans les mouvements de défense de la nature, de création de parcs et d'espaces verts, de défense des animaux. On peut évoquer les ferveurs du romantisme et un sentiment de proximité avec la nature d'autant plus vif que se perdait le contact avec cette même nature. Me reviennent à la mémoire ces doux vers de Lamartine : « Objets inanimés avez-vous une âme qui s'attache à la nôtre et la force d'aimer ? »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'être humain bouscule et modifie le milieu écologique. Cela a commencé avec la maîtrise du feu et la fabrication des armes, s'est accentué avec l'avènement de l'agriculture mais a véritablement éclaté avec la puissance industrielle moderne. C'est pourquoi il est désormais question d'une crise globale de l'environnement. Cette crise n'est ni épisodique, ni partielle, c'est une crise globale qui affecte l'ensemble de l'écosystème Terre et qui tend à modifier les processus extraordinairement complexes grâce auxquels l'écosystème Terre élabore, construit et maintient ses équilibres. Il y a eu auparavant d'énormes crises écologiques, par exemple une collision avec un météorite qui aurait causé un genre d'hiver nucléaire il y a soixante-cinq millions d'années et qui serait la cause du déclin des dinosaures et l'occasion de l'essor des mammifères. On peut penser aussi aux glaciations. Mais la crise actuelle semble être une crise attribuable au développement exponentiel de l'être humain. C'est une crise anthropique.

On peut la décrire symboliquement sous la forme de quatre bombes dont l'effet s'additionne ; **les bombes D, P, C et I** :

- ▶ **la bombe D**, c'est-à-dire la bombe démographique avec l'expansion incroyable de l'espèce humaine grâce notamment aux découvertes de la médecine, au progrès de l'hygiène et à une alimentation plus abondante. Pour prendre des chiffres récents, la

population mondiale était de 3,692 millions en 1970, 5,674 en 1995, 6,301 en 2003 et sera de 7,851 millions en 2025. Il y a 10 000 ans, on parle de 5 millions d'êtres humains, et de 150 millions au début de l'empire romain.

Cette bombe D avait été annoncée par Malthus. Elle est constamment évoquée par divers observateurs dont les tendances antihumanistes sont souvent très affichées. Elle a été également niée ou ignorée par les milieux ecclésiastiques;

- ▶ **la bombe P**, c'est-à-dire la bombe pollution. La nature est normalement un système intégré qui fait en sorte que les déchets de l'un sont les ressources de l'autre. On peut penser au cycle du carbone, aux arbres qui fixent le carbone et libèrent l'oxygène, aux animaux qui consomment l'oxygène et libèrent le CO₂, et ainsi de suite. La bombe P n'est pas nouvelle mais elle va s'accroître à cause de la quantité innombrable de nouveaux produits chimiques mis sur le marché et de la hausse des consommations. Il suffit d'évoquer le DDT, Seveso, Tchernobyl, l'Exxon Valdez ou toutes les inquiétudes que nous avons à propos de l'air et de l'eau, de la production alimentaire ou des sites d'enfouissement;
- ▶ **la bombe C**, c'est-à-dire la bombe consommation. Ce thème a été assez tardif à émerger car ce n'est qu'à partir de 1945 que nous sommes entrés dans une ère de consommation de masse avec la production intensive et le crédit. Un citoyen canadien moyen consomme probablement de 50 à 100 fois plus que son grand-père en termes d'énergie, de transport, d'espace, de papier, de linge, de nourriture et son empreinte écologique n'a aucune commune mesure avec le style de vie de ses ancêtres. Il est déjà évident que le système Terre n'est pas capable de supporter 6 milliards d'êtres humains avec le niveau de vie de l'Amérique du Nord. Or actuellement dans les pays émergents comme l'Inde et la Chine une nouvelle classe sociale cherche à s'adapter à des standards de consommation semblables aux nôtres. La globalisation cherche à faire de la terre entière un immense Wal-Mart dans une conception simpliste du bonheur : nous sommes ce que nous consommons. Il y a longtemps que la consommation ne correspond plus à nos besoins naturels. La consommation est un mode de vie dont la publicité est le moteur;
- ▶ **la bombe I** est la bombe inégalité, iniquité, injustice. Les inégalités sont déjà par elles-mêmes criantes et révoltantes entre les pays et les hémisphères mais aussi à l'intérieur de chaque pays. Inégalité n'est pas iniquité, mais des disparités trop grandes engendrent un climat social dangereux. Par réaction, on intensifie le système de surveillance et la violence s'installe. L'équité désigne des chances réelles de s'en sortir à travers des processus ouverts et transparents. Quand l'avenir est bloqué, c'est ou la déprime ou la violence. En ce sens la pauvreté est la pire des pollutions car le pauvre n'a aucune maîtrise sur le temps. Il survit par tous les moyens et ne peut penser à préserver les équilibres du milieu. L'aujourd'hui empêche demain de livrer ses promesses.

Avec la conjonction des 4 bombes (D, P, C. et I) qui sont interreliées et qui s'additionnent, la crise écologique n'est plus simplement une crise de la nature ou une crise du milieu naturel, une crise de l'esthétique ou du sentiment de la nature. Elle est une crise du développement humain, une crise globale du projet humain d'aménager la Terre et d'y vivre heureux et en harmonie.

Je le répète : la crise écologique n'est pas une crise du milieu écologique. C'est une crise humaine, dont l'enjeu final est la survie de l'humanité. Même s'il y a des espèces en péril, (notamment tous les grands mammifères), l'écosystème survivra et la Terre continuera sans nous. La vie continuera sans nous. C'est l'aventure humaine qui est menacée, soit à cause de la pollution et de ses multiples effets pervers (bombe P), soit à cause de l'épuisement des ressources (bombes D et C), soit à cause de l'effondrement des systèmes humains (bombe I).

Le portrait que je dresse est volontairement global et s'en tient au niveau macro. Ce n'est pas simplement un portrait. C'est déjà une interprétation qui se situe dans une perspective de développement durable. Le développement durable cherche à intégrer trois dimensions : la dimension économique pour répondre aux besoins humains, la dimension écologique pour respecter la capacité de support du milieu écologique et ses cycles fondamentaux, la dimension sociale pour prendre en compte la viabilité des sociétés et des groupes humains.

Actuellement la politique est entièrement soumise à la gouvernance économique. Ce que l'on appelle la mondialisation-globalisation est une volonté d'ajuster les sociétés humaines à un objectif de circulation des biens (le commerce libre et mondialisé) sans véritable intégration des autres dimensions. Il y a là une utopie qui veut que le marché puisse réguler la société. C'est pourquoi nous allons vers un état de guerre totale à mesure que les nations riches mettent la main sur les ressources de la planète et enferment les autres dans un processus de régression.

II. Le mouvement écologique comme mouvement religieux

Dans sa radicalité, la crise écologique est une crise du développement humain. En un sens, sans l'avoir voulu et même sans le savoir, nous sommes arrivés à une impasse. Ou nous continuons comme avant et ce sera peut-être la fin mais plus vraisemblablement une série de crises et de guerres effroyables, ou nous changeons de cap. Ce qui est en question, ultimement c'est la représentation que l'être humain se donne de lui-même sur Terre, sa vision du monde, ce que l'on appelle en allemand une Weltanschauung. Il s'agit alors d'un questionnement qui est profondément religieux, au double sens du terme : relier et relire. Rattacher et comprendre. C'est une recherche de sens. Quelle relation avons-nous avec la Terre où nous habitons ? La Terre est-elle un décor, ou une partenaire en ce sens qu'elle fait partie de nous et que nous faisons partie d'elle ?

Bien sûr le militant de base, impliqué dans les luttes pour la sauvegarde du Mont Orford, pour le Protocole de Kyoto ou pour l'interdiction des OGM dans l'alimentation humaine, n'a pas toujours conscience de l'arrière-fond de ses luttes. Mais on peut, je pense, appliquer certains traits du mouvement écologique à une religion, du moins à une recherche religieuse.

Au plan sociologique, une religion nous offre quatre choses :

- ▶ une interprétation du monde, une doctrine;
- ▶ une expérience communautaire;
- ▶ des rites ou des actions symboliques;
- ▶ une morale ou des codes de conduites.

a) Une interprétation du monde

Dans une retraite traditionnelle, les prédicateurs nous parlaient d'abord du péché et de l'enfer. En environnement, on n'en finit plus de dénoncer le mal. Le mal c'est la pollution selon trois aspects : visuel, olfactif, sonore, le symbole de la laideur. Le mal, c'est aussi la destruction de la nature pure, violée par la présence humaine. Le mal, c'est encore l'exploitation forestière dénoncée par le film de Richard Desjardins, *L'Erreur boréale*; c'est la production alimentaire décriée par le film Bacon, c'est la panoplie des incidents et accidents qui nous adviennent chaque jour et qui soulèvent notre indignation.

Pour la plupart, la source du mal réside chez les politiciens qui ne sont pas assez sévères et surtout chez les industriels qui produisent tant de pollution. Derrière eux, se tapissent le scientifique et le technicien qui développent sans cesse de nouvelles substances aux effets inconnus ou insuffisamment étudiés.

Le mal est partout. Dans l'auto, dans le téléphone, dans la ligne électrique, dans l'alimentation qui nous fait bouffer à notre insu tant de choses, dans l'eau qu'on boit, dans le journal qui informe mal, dans l'isolant qui contient peut-être de l'amiante ou de la miuf, dans les murs pleins de champignons, dans le savon de la lessive qui donne l'eczéma, dans le champ magnétique de la prise de courant, dans la fumée secondaire pire que la fumée première du fumeur, dans cette côtelette de porc, dans cette chemise de nylon dont la formule chimique est mise en question, dans ce soulier importé des Philippines et qu'un enfant-esclave a cousu.

Dans le portrait noir des pollutions et des risques qui nous assaillent, le mal gangrène tout. Il y a derrière toute chose comme un péché originel auquel seuls échappent ceux et celles qui, par exemple, s'inscrivent à la production biologique, sont végétariens, utilisent les transports en commun, gèrent leurs déchets, militent pour toutes les causes... De son côté la nature est sainte, fière et saine.

La doctrine semble simple. La nature est bonne et sincère. L'être humain est mauvais. Plus on s'approche de la nature, mieux ce serait. Plus on s'en éloigne, pire c'est. À mon opinion, la réalité est plus complexe. Mais on retrouve ici une vision simple qui procure clarté et sécurité. C'est manichéen. Mais c'est direct et cela s'écrit noir sur blanc, sans nuance.

Ainsi donc, le péché serait dans l'homme. La vérité, la santé, la sainteté sont dans la nature. On voit s'esquisser ici un mythe de la nature comme sauveur. C'est la reprise du mythe du bon sauvage. À chaque fois qu'on s'éloigne de la nature, on s'affaiblit et on dérive vers la mort. Quand on revient vers la nature, on reprend vie. La civilisation nous détruit. On est proche de Rousseau. Le retour à la nature serait donc le salut. C'est en partie vrai et en partie illusoire, dans la mesure où le retour vers la nature est post-culturel, jamais naïf. Si nous étions en état de nature nous, ici présents, nous serions déjà tous morts, les femmes à trente ans, les hommes à quarante ans peut-être. Un biologiste m'a expliqué que chez les mammifères à l'état sauvage on ne trouve pas de femelles ménopausées. Elles meurent avant ou à l'instant de la ménopause. Leur rôle est terminé.

Il y a ainsi dans le mouvement écologique une recherche passionnée du salut et ce salut est dans la nature. Un scientifique a poussé l'analogie jusqu'au bout. Pour James E. Lovelock, la nature dans son ensemble est un être vivant. C'est Gaïa, du nom de la déesse grecque de la Terre, Gê. Au fur et à mesure que les processus de vie se sont instaurés sur Terre, la Terre a mis au point des systèmes de régulation. Lovelock est informaticien et spécialiste de l'homéostasie. Il décrit la vie comme un processus intégré et finit par conclure, à la manière platonicienne, que la Terre tout entière est un organisme vivant qui a conscience de lui-même et peut s'adapter. Lovelock plaide pour une alliance entre la Terre et l'être humain, dans une co-évolution commune : « L'évolution de *Homo Sapiens*, avec son inventivité technologique et son réseau de communication de plus en plus subtil, a considérablement accru le champ de perception de Gaïa. Grâce à nous elle est désormais éveillée et consciente d'elle-même. Elle a vu le reflet de son beau visage à travers les yeux des astronautes et des caméras de télévision des vaisseaux spatiaux en orbite » (*La Terre est un être vivant*, p. 171).

L'hypothèse Gaïa charme les jeunes. Diffusée dans de nombreux vidéos, elle propose une représentation personnalisée qui s'apparente à une forme divine ou quasi-divine. Il y a là sans conteste une doctrine de salut, à la fois scientifique et mythique.

b) Une expérience communautaire

Une religion crée un groupe d'appartenance, permet à ce groupe de se distinguer des autres et d'établir entre ses membres des réseaux de familiarité, de fraternité, parfois du soutien et de l'entraide. Si le groupe est sectaire, il surveille aussi ses membres et exerce sur eux un contrôle plus ou moins serré.

Dans la mouvance écologiste, l'appartenance à un ou des groupes est la plupart du temps nécessaire et parfois assez intense.

En fait, le combat écologique est si difficile qu'il faut se mettre à plusieurs pour ramasser l'information, définir une stratégie, mettre en œuvre une action, soutenir comme on dit le moral des troupes. Mais parfois le besoin du groupe va plus loin. Plus la lutte est dure, plus il faut se soutenir et plus il faut cultiver la conviction. Les membres des groupes se voient souvent, mangent parfois ensemble, ont des loisirs communs, s'appellent et s'encouragent, se sentent solidaires les uns des autres, se retrouvent de congrès en congrès et finissent par constituer une mini-société aux contours très variables selon les cas. Les militants sur l'eau, ceux sur la gestion des déchets, ceux sur les ressourceries, les membres de l'*Union paysanne*, ceux qui s'intéressent aux changements climatiques, les *Ami-e-s de la Terre*, etc. Il y a des centaines, voire des milliers de groupes qui forment un réseau et des soutiens communautaires très puissants, bien plus forts souvent qu'une appartenance syndicale ou ecclésiale. De plus, les groupes peuvent se mobiliser en quelques heures grâce à Internet. Et que dire ici de la générosité manifestée, de l'investissement total de soi dans une cause qui exige parfois un véritable vœu de pauvreté. Ici encore, l'expérience pointe vers le religieux, l'expérience communautaire permettant d'expérimenter une forme de transcendance. Il y a là aussi des martyrs.

c) Des rites et des actions symboliques

Tout naturellement, le milieu écologiste a développé des gestes à portée symbolique et parfois de véritables rituels. Il y a d'abord le Jour de la Terre, dont un auteur a dit que son apparition avait été le plus grand événement de toute l'histoire humaine. Il y a maintenant le Jour de l'eau, le Jour de l'air, la Semaine de l'environnement, etc., sans oublier la journée sans auto. Dans la région de Montréal, les groupes impliqués dans la gestion écologique des déchets font au mercredi des cendres une procession à l'incinérateur pour en obtenir la fermeture ou une meilleure gestion des cendres.

Les très grands événements ont été gigantesques : Stockholm en 1972, Rio en 1992, Johannesburg en 2002. Les rituels courants sont en général des défilés et, de plus en plus, des concerts de musique. En décembre 2005, la rencontre sur le Protocole de Kyoto a été l'occasion d'une célébration spirituelle interreligieuse de haut niveau. *Eau-Secours* organise l'été des rassemblements où des artistes et de orateurs contribuent à une quasi-célébration de l'eau. Le discours technique, militant, politique reflue vers le symbolique et le mystique.

Par sa richesse symbolique fabuleuse (eau, air, sol, flore, faune, et plus largement terre et cosmos) l'environnement est une source infinie de rites nouveaux. Les gens y réfèrent sans toujours en saisir la symbolique profonde. Pensons à ces colombes qu'on libère de leur cage lors de la célébration de mariage. Jusqu'à ma petite nièce de cinq ans qui, à la garderie, a été désignée « gardienne de l'eau ». Désormais, c'est son père qu'elle surveillera. J'ai pensé aux croisillons et croisés de mon enfance. L'environnement est une cause sacrée.

d) Une morale

Toute religion a ses codes de conduite, qu'on appelle morale en contexte religieux, éthique en contexte séculier. L'environnement a ses codes d'éthique extrêmement élaborés dans certains courants idéologiques. Dans le monde anglophone, il y a souvent d'interminables discussions sur la valeur intrinsèque qu'il faut reconnaître à la nature pour échapper à la simple instrumentalisation qui caractérise l'âge technique actuel. Certains courants exigent d'abandonner l'anthropocentrisme et d'opter carrément pour des approches dites « deep », biocentrisme, écocentrisme, voir même cosmocentrisme. La vision biblique et chrétienne de l'être humain appelé à dominer sur les poissons de la mer et les oiseaux du ciel et à aménager la nature à ses fins est dénoncée de toutes parts. On la trouve orgueilleuse et choquante. On veut une approche plus inclusive.

Il est sûr qu'en termes chrétiens, grande tradition biblique des deux tables de Moïse, dont l'une définit notre rapport à Dieu et l'autre notre rapport aux autres humains, doit être complétée par une troisième table qui définirait nos rapports au milieu écologique. Dans la littérature écologiste, on parle ainsi des droits des animaux, des arbres, de la nature. L'ordre naturel, au sens du milieu écologique à l'exclusion de l'être humain, devient un ordre sacré qu'il faut respecter : on passe parfois du « is » au « ought ». L'ordre de la nature ne devrait alors pas être enfreint. Ce naturalisme sévère laisse songeur un homme comme moi, qui a dû durant toute sa jeunesse, se débattre avec une conception de la morale naturelle qui enfermait les couples dans une culpabilité morbide et qui ne comprenait pas comment l'être humain s'accroche ainsi à la nature. Notre génération s'est libérée de la morale dite naturelle dans le domaine sexuel, mais elle se cherche une nouvelle morale quasi-naturelle dans sa relation au milieu écologique. C'est ainsi. Le grand Albert Schweitzer était biocentriste et en conséquence il refusait d'utiliser les antibiotiques pour traiter ses patients, car un antibiotique est un biocide, un tueur de vie.

Nous avons souvent l'impression que la morale ne va que se dégradant. Or il y a pourtant des domaines entiers où l'éthique cherche à se reconstruire et à proposer quelques balises pour que nos actions restent humaines.

III. L'interprétation pastorale

J'arrête ici une description à la fois trop longue et trop sommaire. La mouvance écologique actuelle n'est plus l'élan romantique du 19^e siècle. Elle n'est pas non plus une simple réaction à la pollution. Elle est en passe de devenir une revendication de fond qui dépasse de beaucoup le champ politique. C'est une recherche globale de sens. Sommes-nous la dernière génération ? Qu'elle est notre place dans le monde ? Si Dieu existe, comment est-il concerné par cela même qui arrive ? Le milieu écologique est-il pour nous un simple décor, une banque de ressources, ou est-il aussi un véritable milieu qui nous impose des obligations et des responsabilités ? Devons-nous faire alliance avec la Terre ?

Dans l'imaginaire chrétien, l'histoire de la création est courte, l'être humain n'a pas 10 000 ans et nous prions pour que passent le ciel et la terre. Dans la représentation actuelle du monde, le cosmos aurait environ 15 milliards d'années, la Terre environ 4.5 milliards, la vie 3.5 milliards d'années. La lignée Homo remonterait à environ 3 millions d'années et Homo Sapiens Sapiens, notre espèce, aurait peut-être 250 000 ans. Or nous réalisons tout à coup que nous pourrions être les derniers humains d'une Terre où les habitants sont devenus fous, ivres de consommation et de destruction et d'une science au développement aveugle.

L'eschatologie change de sens et nous prions maintenant pour que la fin n'arrive pas. Avoir tant prié pour que prenne fin l'état actuel du monde comme une grâce de Dieu et qu'arrive le royaume eschatologique (Marana tha) et prier maintenant pour que la fin du monde, ou tout simplement la fin de notre espèce, n'arrive pas par notre faute, n'est-ce pas là un énorme changement ?

Les nouvelles générations n'ont pas l'héritage chrétien comme champ de représentation de l'aventure humaine sur terre. Une nouvelle gnose faite de science, de peur, de rites, de symboles, d'éthique est en train de prendre forme. C'est une recherche immense, prophétique, pathétique. Et nos églises se vident quand une conférence de Jacquard, de Reeves ou de Suzuki fait courir les foules.

À mes yeux, cette recherche n'est pas de soi anti-chrétienne par essence malgré sa critique de l'anthropocentrisme dur de certains courants de la tradition chrétienne. Hélène Pelletier-Baillargeon m'a raconté qu'à une rencontre de militance écologiste un jeune franciscain s'est contenté de lire le Cantique des créatures de François d'Assise. Il a été ovationné.

Les gens cherchent un sens, une spiritualité, une vision. Ils cherchent moins un dogme, un système de pensée qu'une inspiration. Avons-nous un pain de vie crédible pour ce monde terriblement affamé ?

Dans le milieu français, on a plutôt mal réagi au mouvement écologique. Interprétant le mouvement à la lumière du romantisme allemand et des écrits du national-socialisme, Luc Ferry (*Le nouvel ordre écologique*) y a vu un retour du fascisme et de l'extrême droite. Il y a de tels courants, c'est sûr et la lucidité doit rester de règle. Mais c'est faire injure au mouvement écologique que de le décoder à partir de l'idéologie nazie.

Je préfère pour ma part voir en cela des pierres d'attente, des chances de déplacement des impasses passées, et l'émergence de questions nouvelles, insoupçonnées. Dans la morosité du temps, la mouvance écologiste est une force prophétique extraordinaire qui interroge à la fois nos grandes décisions (la mondialisation, la guerre, la mainmise sur les ressources planétaires, la survie des espèces menacées) et nos décisions quotidiennes (une petite ou une grosse voiture, recycler ou pas, cesser de fumer). Elle interroge le ronron de notre Église.

La question écologique est devenue un des signes majeurs de notre temps. Son potentiel religieux est immense. Mais aussi son potentiel éthique et symbolique. Je vous ai parlé de quatre bombes : D, P, C, et I. La plus importante des quatre à mes yeux est la bombe I. À mon sens la question écologique est inséparable de la question sociale. Et c'est probablement cela que la tradition chrétienne a de plus profond et de plus solide : associer le combat pour la justice à la recherche de Dieu. On n'aime jamais le Dieu qu'on prétend vénérer si on méprise ses frères et sœurs en humanité. La question écologique relance le défi de la justice et de l'équité. Elle en change les termes mais n'en trahit pas l'esprit.

Bref, je vois dans la mouvance écologique actuelle un signe des temps, une recherche de la signification et de la destinée de l'aventure humaine dans une communauté de vie dont nous sommes partie prenante, une question qui englobe à la fois le social et l'environnemental, le proche et le lointain, la présente génération et les autres à venir. On peut voir cette mouvance comme une menace ou un danger et démarrer un apologétique mesquine. Il ne peut plus maintenant y avoir de proposition du christianisme qui fasse l'économie d'une compréhension approfondie du rapport à la création. Ce nouveau champ d'exploration nous oblige à revoir nos relations avec l'univers amérindien d'une part et avec les autres religions d'autre part. Moi j'y vois au contraire une opportunité, voire même un devoir.

IV. Des pistes d'action

Les pistes d'action sont extraordinairement nombreuses et il vous appartiendra à vous plus qu'à moi de les définir. Les termes mêmes de justice, paix, et intégrité de la création sont inspirants. Il n'y a pas de paix sans justice. Il n'y a pas de justice possible à long terme sans le respect des processus écologiques fondamentaux de la planète. Il faut se battre contre la volonté et la prétention de tout gérer pour les seules fins du marché et de faire de l'eau, de l'air, de la culture, des enfants, des femmes, des travailleurs de simples marchandises appelées à circuler librement au gré de l'offre et de la demande. Notre protestation fondamentale en faveur de la dignité de la personne humaine s'enracine dans un terreau plus profond : le respect de toute vie, de toute espèce vivante, végétale et animale. Notre corps est un microcosme. Il est l'écho de toute l'histoire de la vie depuis trois milliards et demi d'années.

J'indique sommairement **quatre pistes** d'action :

- ▶ redécouvrir la création et l'immanence de Dieu ;
- ▶ rénover l'éthique ;
- ▶ réintégrer l'environnement dans la liturgie ;
- ▶ s'engager en solidarité.

a) Redécouvrir la création et l'immanence de Dieu

Le grand héritage de la tradition biblique c'est le monothéisme, c'est-à-dire la transcendance de Dieu et le fait qu'il a créé ce monde comme une œuvre d'amour, de liberté et de beauté. À cause de cela, la tradition biblique a dénoncé constamment le polythéisme des nations avoisinantes et ce qu'elle a appelé le culte des idoles. S'arcaboutant sur la transcendance de DIEU et sur le fait que l'être humain est constitué à l'image et à la ressemblance du créateur, elle a donc insisté sur la place éminente de l'être humain au sein de la création. Cette représentation est celle d'un monde en passage à l'âge de l'agriculture. En faire une représentation adaptée à l'âge industriel est un anachronisme. En ce sens, il est important de réviser notre compréhension de la création et de la place de l'être humain dans l'univers, de pondérer l'anthropocentrisme dur au profit d'une vision plus inclusive de l'être humain dans le milieu écologique. Les sources bibliques ne manquent pas en ce sens, notamment l'épître aux Romains ou cette petite phrase de Paul : « Tout est à vous, mais vous vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1 Co 3, 23), ou encore cet incroyable mandat de Jésus : « Proclamez l'évangile à toute la création. » (Mc 16, 15).

Mais cette conception de la création doit aussi intégrer une théologie du sabbat qui est une théologie de l'action de grâces et de l'abandon de l'obsession du travail et de la production des œuvres au profit d'une expérience de la vie comme don et comme accueil. Il est important aussi de redécouvrir ce que l'on appelle l'immanence de Dieu. Si la tradition biblique s'est tant débattue contre le polythéisme et le paganisme, c'est qu'elle luttait contre une conception magique du monde qui enfermait l'être humain dans une prison étouffante celle des déterminismes de la nature. Le contexte n'est plus le même et il faut en un sens réenchanter le monde. Il faut découvrir la complicité de notre corps avec le cosmos et redécouvrir que Dieu est en tout et que tout est en Dieu. Moltmann parle en ce sens de panthéisme, en allusion au texte de Si 43, 27 : « En un mot : Il (Dieu) est toutes choses. »

b) Rénover l'éthique

L'éthique chrétienne, surtout catholique, est restée bien souvent obsédée des questions sexuelles. Il y a sans doute un blocage inconscient autour de la conception du corps et de la peur de la femme. Par bonheur, il y a eu depuis un siècle et demi un très beau développement autour des questions sociales qu'on a appelé doctrine sociale de l'Église, développement que l'univers

de nos médias n'a finalement jamais reconnu ni accepté. Or la crise écologique renouvelle les questions éthiques en profondeur. Pensons à tout ce qui gravite maintenant autour de la simplicité volontaire qui est assez proche de ce que l'on appelait le vœu de pauvreté, à toutes les questions rattachées à la bioéthique et à l'éthique de la science et de la technologie (OGM, modifications génétiques, dons d'organes, nanotechnologies, etc.), aux questions proprement écologiques (espaces verts, protection d'habitats, lutte à certaines maladies, gestion des déchets), à la continuité entre la vie végétale, animale et humaine, sans oublier la dimension politique et sociale : mondialisation, globalisation.

Comme il s'agit de questions nouvelles, il n'y a pas de réponses a priori dans la tradition chrétienne. Il faut reprendre l'analyse avec nos contemporains et trouver des réponses provisoires et simples dans le prolongement de l'Esprit du Seigneur.

La force du christianisme est de toujours associer l'amour de Dieu au service des frères et des sœurs en humanité. Il y a dans la mouvance écologique de forts courants antihumanistes qui voudraient plus ou moins consciemment éliminer les pauvres pour sauver la planète. J'ai toujours l'impression en ces cas que la revendication inconsciente est de protéger sa classe sociale et son propre standing. Il nous faut pratiquer l'éthique de l'environnement dans une perspective de justice sociale, altermondialiste, axée en priorité sur les communautés locales. Penser globalement, agir localement. Penser solidairement mais agir courageusement.

c) Réintégrer l'environnement dans la liturgie

La liturgie de mon enfance était très intégrée au monde rural. Je pense aux Quatre-temps, aux rogations, à la chandeleur, au mois de mai avec ses statues et son reposoir, à l'eau de Pâques. La purification nécessaire opérée par Vatican II a intellectualisé la liturgie et en a fait un langage plus biblique certes, mais aussi plus abstrait.

Je plaiderais volontiers pour un retour des réalités écologiques au sein de la liturgie. Je ne dis pas du rural, mais des grands symboles de l'environnement : l'eau, l'air, le vent, les étoiles, la terre elle-même (et le globe terrestre et le sol), l'animal, les plantes. La liturgie doit être cosmique. La liturgie est aussi un langage du corps et notre corps est constamment en relation avec ce qui l'entoure : l'air, la lumière, le vent, les odeurs, le chaud, le froid, l'humidité, etc. Notre corps appartient au milieu où il baigne et cela devrait apparaître dans la prière officielle de l'Église.

d) S'engager en solidarité

Dans les collèges et les institutions, beaucoup de religieux ont été des leaders d'éveil aux questions écologiques. Combien de professeurs de biologie, combien de collectionneurs d'herbiers et d'animaux empaillés dans tous les petits villages, combien de camps d'été en pleine nature, d'accompagnateurs et d'accompagnatrices de troupes scoutes, de guides, de jeannettes, de voltigeurs, de clubs 4H, etc.

Cela s'est beaucoup sécularisé et les ruptures ont parfois été assez vives au cœur de certaines traditions. Une nouvelle génération s'est levée qui connaît moins les bagarres anciennes. Il faut se remettre à l'écoute les uns des autres. Dans beaucoup de milieux, il suffit d'un signe pour qu'un nouveau dialogue s'installe.

Ce que les religieux du Canada ont fait dans le domaine social, particulièrement dans le monde des femmes et des immigrants est absolument merveilleux. Je pense que le domaine de l'écologie est propice à du travail en solidarité malgré le vieillissement du personnel et les ressources limitées dont nous disposons.

Très souvent, nous avons eu l'impression d'avoir une offre sans demande. En ce domaine actuellement, la demande est forte. La demande est énorme, mais l'offre presque nulle. Il nous faut rajuster notre offre et aller au fond de nous-mêmes pour trouver des réponses neuves à l'inquiétude de ce temps. L'évangile de Matthieu finit par ces mots glorieux : « Et moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). De grâce, sortons de nos problématiques ecclésiastico-cléricales et ouvrons les portes. Écoutons ensemble cet immense cri qui mont de la Terre et des humains qui l'habitent.

Merci.